

Révolue, l'époque où Paris régnait sur les arts ? Sur les traces de Picasso ou de Man Ray, des artistes du monde entier continuent pourtant de s'y installer. Rencontre avec une peintre iranienne qui met la peur en scène.

Philippe Dagen, photos Claude Gassian pour Le Monde Magazine

LES TOILES INQUIÉTANTES

DE NAZANIN POUYANDEH

Un grand tableau est posé contre le mur. Un homme vêtu d'un manteau sombre et la tête couronnée de lauriers marche dans un paysage. Il se dirige vers une falaise rougeâtre et mousseuse creusée de cavités. Tout serait presque normal si l'homme ne portait dans un panier tressé la tête coupée d'une jeune femme ouvrant de grands yeux bleus vivants. Un petit tableau est juché sur un châssis. Deux jeunes femmes nagent dans une piscine au bleu de photo publicitaire. Tout serait presque normal si celle qui est au premier plan n'avait les yeux exorbités, comme si cette scène paradisiaque en dissimulait une autre, effrayante.

« Plus je sais de choses, dit Nazanin Pouyandeh, plus je fais confiance à mes obsessions et à mes images mentales. Les toiles parlent de l'instinct premier de l'homme – de la peur. La peur nous fait vivre. La civilisation agit comme un filtre, mais la peur reste. » La jeune femme dit cela comme une évidence, du même ton posé avec lequel elle raconte pourquoi, née à Téhéran en 1981, elle a aujourd'hui son atelier à Gentilly (Val-de-Marne) et sa vie à Paris. « Rien de tout cela n'était prévu », explique-t-elle. Euphémisme.

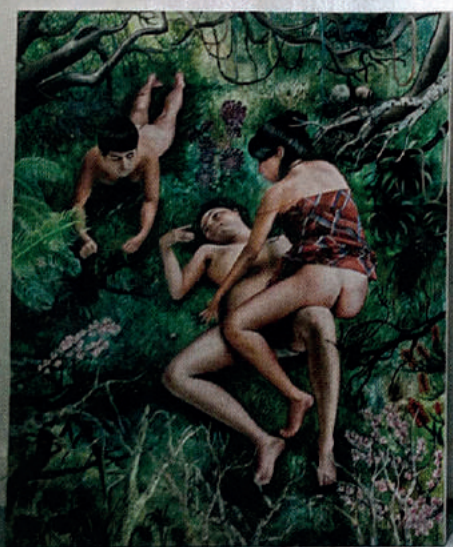
Le père de Nazanin Pouyandeh se nommait Mohamad Pouyandeh. Il était écrivain, critique et traducteur. En 1998, il fait partie d'un petit comité d'intellectuels qui se réunit pour rédiger la charte de l'Association des écrivains, interdite

par le régime iranien. La lutte entre les ultrareligieux et les libéraux est à son comble. Le 22 novembre, un chef de l'opposition, Dariush Forouhar, et son épouse sont atrocement poignardés à mort chez eux. Quelques jours plus tard, Mohamad Mokhtari, écrivain et ami de Pouyandeh, disparaît. « On a cru qu'il était en prison, se souvient Nazanin Pouyandeh. Cette semaine-là, je vivais chez mon père – mes parents étaient divorcés. On savait que le téléphone était écouté. Mon père pensait aller se réfugier au siège des Nations unies... C'était le 9 décembre, un mercredi. Il a quitté l'appartement dans la matinée. Vers midi, il a appelé pour dire qu'il avait un rendez-vous avec un éditeur et rentrerait ensuite à la maison. J'ai téléphoné à mon petit copain d'alors pour lui dire qu'on pouvait se voir un moment. Puis on a appris que le cadavre de Mokhtari venait d'être retrouvé. A 8 heures du soir, mon père n'était pas rentré... Ma tante a commencé à faire le tour des morgues de la ville. Rien. On avait tous compris. Le samedi suivant, le 12 décembre, la préfecture d'une ville de la banlieue de Téhéran a appelé. Ils avaient retrouvé un corps, sous un pont de chemin de fer, près de l'endroit où avait été découvert le cadavre de Mokhtari. Ma tante est allée reconnaître le corps. Mon père avait été étranglé. On ne lui avait même pas pris son portefeuille, pour que tout le monde sache bien que ce n'était pas un crime de voyous. L'annonce de son assassinat, après

les trois précédents, a provoqué un sursaut international. La presse en a parlé. Le Monde comme les autres journaux. Les services secrets du régime ont été ouvertement dénoncés. On a parlé d'un "escadron de la mort" chargé de terroriser les intellectuels. Le pouvoir a alors organisé un procès d'une dizaine de personnes: avaient, soi-disant, agi de leur seule initiative, des employés subalternes des services secrets. Leur chef a été tué et sa mort qualifiée de suicide. Et, dans ce climat terrible, il a été décidé que je devais quitter l'Iran... Ma mère a accepté. L'ambassade de France m'a offert une bourse, à condition que j'apprenne le français. A 18 ans, je suis donc arrivée à Paris, seule, à parler un mot de français. L'énergie survie m'a sauvée. »

AUTODÉRISION

D'abord recueillie par l'Armée de la jeune femme commence par apprendre le français, comme le prévoit la bourse. Elle se demande ce qu'elle va devenir, quelle voie elle est supposée suivre. Elle hésite entre la musique et les arts. « En j'avais étudié le violon, mais je savais, ne serais jamais assez bonne pour faire une grande carrière. » En mars 2000, elle se présente au concours d'entrée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris avec des collages et des tableaux, des têtes de femmes dont les chevelures deviennent des serpent



TRAUMATISME. Nazanin Pouyandeh dans son atelier de Gentilly. L'artiste a quitté l'Iran à 18 ans, après l'assassinat de son père. Une horreur qui transparait dans ses tableaux.

ou des branches. « De la peinture de petite métèque orientale », dit-elle aujourd'hui avec autodérision. « Je me retrouve devant le jury, plein de gens que je ne connaissais absolument pas. Ils regardent mes travaux. Ils me parlent de l'artiste iranienne Shirin Neshat – je connaissais à peine son nom,

je n'avais rien à en dire...

**« VOUS NE
SAVEZ PAS
CE QUE C'EST
QUE LA PEUR
DE MOURIR
QUAND ON
SORT DE
CHEZ SOI. »**

Ils m'interrogent sur un de mes collages où il y avait des bouches qui souriaient d'un côté et une corde de pendu de l'autre. Ils me demandent pourquoi. Et là, je ne sais pas comment – je

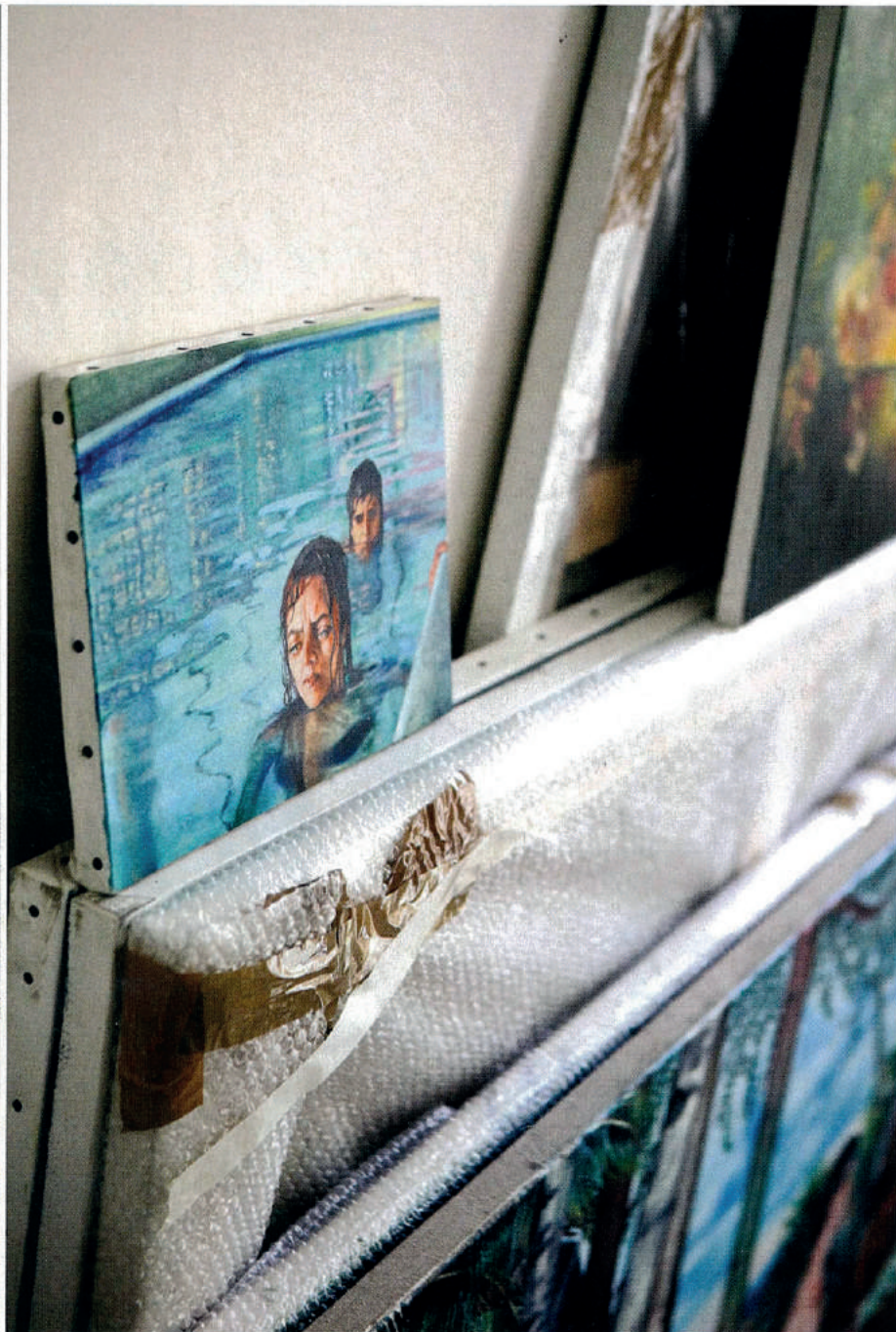
ne parlais pas très bien français à l'époque –, je sors cette phrase : « Vous ne savez pas ce que c'est que la peur de mourir quand on sort de chez soi... » Je crois que le jury a été surpris. Ils m'ont acceptée, je n'en revenais pas. »

La suite est moins surprenante. Aux Beaux-Arts, Nazanin Pouyandeh rejoint l'atelier du peintre et dessinateur néerlandais Pat Andrea. « Je courais pour rattraper le niveau des autres dans toutes les matières : en histoire de l'art, en technique. J'apprenais en regardant travailler mes voisins dans l'atelier. Au début, j'étais très maladroite et, pour composer mes peintures, je me servais de photos d'artistes célèbres – Nan Goldin, Philip-Lorca di Corcia, Jeff Wall – et d'Internet. J'ai compris que je ne pouvais pas continuer de la sorte et j'ai commencé à faire poser des copines et des copains pour faire mes propres photos. La première fois, c'était sur un manège aux Tuileries. »

EXPOSITIONS COLLECTIVES

Les premières expositions personnelles viennent vite, à Paris, chez Eric Mircher, à Lyon, chez Elizabeth Couturier. En décembre, ce sera à la galerie Aaran, à Téhéran, et, début 2012, chez Michael Schultz, à Berlin. Les expositions collectives sont aussi fréquentes, montées avec des anciens élèves ou des amis de Pat Andrea. Ce sont des réunions cosmopolites où se retrouvent des peintres – Simon Pasiëka, allemand, Léopold Rabus, suisse, Axel Pahlavi, iranien lui aussi – mais aussi le couple franco-japonais Kaori Kinoshita et Alain Della Negra, qui pratique performance et vidéo. En mars dernier, ils exposaient ensemble à Hanovre et Nazanin Pouyandeh





NUDITÉ. Selon Nazanin Pouyandeh, les sujets de ses tableaux s'imposent à elle sous forme d'« images mentales ». Depuis quelque temps, la nudité est très fréquente dans ses œuvres. « Je suppose que cela a à voir avec l'interdit de la figuration du corps dans l'islam », explique l'artiste.

présentait deux grandes toiles récentes particulièrement troublantes, *Zarathoustra* – un groupe est réuni autour d'un feu, la nuit, dans une forêt ; deux figures sont ligotées, un personnage brandit un masque de tragédie grecque, un autre manipule une marionnette – et *Histoires naturelles II* – deux jeunes hommes blancs sont sur le point d'égorger un jeune homme noir et nu, dans un paysage primitif.

CONTES ET FABLES

Chaque fois, le processus de création commence avec ce que l'artiste appelle des « images mentales » qui lui apparaissent avec une telle force qu'elle ne peut que leur obéir. Elle les met alors en scène, faisant jouer des amis. « Mais quand je peins, je transforme tout cela. Pourquoi est-ce que je procède ainsi ? Je ne le sais pas vraiment. Je suppose que cela a quelque chose à voir avec l'interdit de la figuration du corps dans l'islam, surtout du corps nu. » Depuis quelque temps, la nudité féminine et masculine est en effet de plus en plus fréquente dans ses œuvres, mais une nudité souvent menacée, blessée ou affectée par des métamorphoses inquiétantes. On peut y voir des allusions à des récits mythiques, ce que l'artiste confirme. Elle s'intéresse aux contes, aux fables, quelles que soient leurs origines.

« Il y a dans ma peinture une accumulation d'informations visuelles, littéraires, philosophiques. Ces mélanges sont représentatifs de ce que je suis moi-même, un patchwork de cultures – dont celle que j'ai reçue de mes parents. Elle compte d'autant plus qu'ils considéraient l'élévation culturelle comme le plus sûr moyen d'accéder à la liberté. A mes débuts, j'ai tout fait pour refouler le côté oriental de mon éducation, puis il est revenu, sous la forme de tatouages sur la peau des filles. » Dans quelques toiles, les emprunts aux miniatures mogholes étaient flagrants, même s'ils tenaient bien plus de la parodie que de l'hommage. Ils ont depuis disparu.

Des images mentales qui dictent ses tableaux, elle soupçonne évidemment les origines autobiographiques. Le regard revient vers la toile à la tête coupée dans un panier. ■

LA SEMAINE PROCHAINE : LE PLASTICIEN ALGÉRIEN ADEL ABDESSEMED.